

La Révolution. Un concept soluble dans la postmodernité

Eduardo Colombo

Ah ! je l'attends, je l'attends !
L'attendrai-je encore longtemps ?
Eugène Pottier (1870)

Pour continuer le débat¹ autour de «la querelle de la postmodernité» et son rejeton le postanarchisme, nous voudrions approfondir certaines oppositions fortes qui surgissent entre la pensée post-structuraliste et la théorisation anarchiste – ou toute autre théorie révolutionnaire – à propos d'un changement volontariste de la société.

Nous avons affirmé que toute idée de révolution suppose que le changement radical de société attendu sera un changement consciemment voulu et orienté par des valeurs et par une finalité. Il exige une action instrumentale, une intentionnalité humaine. Donc, même dans un terrain politique nettoyé par une critique «sans scrupules», il doit rester un concept fondamental et nécessaire à toute philosophie politique et à toute théorie de l'action : un *sujet agent causal des actions humaines*².

Les positions post-structuralistes critiquent, avec des modalités diverses, la capacité intentionnelle de l'agent humain de l'action sociale.

Les appellations postmoderne ou poststructuraliste – et dernièrement postanarchisme – ne sont pas très précises mais elles désignent une constellation de positions théoriques de penseurs français – Althusser, Lacan, Deleuze, Foucault – revisités à partir de l'accueil donné à ces théories par des intellectuels américains, et en général en dehors de France. Ces positions ont été plus ou moins unifiées sous la dénomination de *French Theory*.

1. Débat initié dans le numéro 17 de *Réfractons* et continué dans le numéro 20.

2. Cf. Colombo, Eduardo : « L'anarchisme et la querelle de la postmodernité. » *Réfractons*, N° 20, Paris, mai 2008, p. 61.

Michel Foucault, interrogé en 1983 sur le « poststructuralisme », avait répondu : « autant je vois bien que derrière ce qu'on a appelé le structuralisme il y avait un certain problème qui était en gros celui du sujet et de la refonte du sujet, autant je ne vois pas, chez ceux qu'on appelle les postmodernes et les poststructuralistes, quel est le type de problème qui leur serait commun³. »

On pourrait dire, je pense, que ce qui maintient ensemble le champ des postmodernes sont les réponses données par ces auteurs à la *question du sujet* : le sujet décentré, élidé ou assujéti. Les différents avatars de ses réponses amènent à la dissolution du concept de révolution et logiquement à son abandon.

Dans cette perspective, nous signalerons trois caractères de l'idéologie dite « postmoderne ».

L'événement. D'abord considérons l'importance qu'acquiert *l'événement*. Il faut donner « un statut et un sens nouveaux à la vieille notion d'événement ». L'histoire n'est plus le temps et le passé, mais « le changement et l'événement »⁴. Foucault nous explique que si traditionnellement le travail de l'historien, c'était de rechercher les causes et le sens, sa fonction actuelle est de faire apparaître l'événement. « Les causes et le sens étaient cachés essentiellement. L'événement, lui, était essentiellement visible⁵. »

Deleuze pense que l'événement arrive en nous et il « se retrouve incorporel et manifeste en nous la splendeur neutre

qu'il possède en soi comme impersonnel et pré-individuel »⁶. Et, ajoute Deleuze, il y a un *on* qui n'est pas banal. « C'est *l'on* des singularités impersonnelles et pré-individuelles, *l'on* de l'événement pur où *il* meurt comme *il* pleut. La splendeur du *on*, c'est celle de l'événement même⁷. »

L'histoire, le changement, le passé, ce qui est à venir, c'est essentiellement le produit d'une série ininterrompue d'actions humaines. On peut décrire ces séries sous la forme de *ce qui arrive*, un événement, un fait, un comportement corporel, physique. Ou sous la forme de *ce qui les fait arriver*, les raisons, les motifs, les intentions, dans un monde de significations, en un mot, prendre en considération le sens que donnent les hommes à leur comportement. Décrire les processus sociaux en termes de mouvements et d'événements dont les humains seront seulement le siège, ou les décrire en termes d'actions n'est pas un choix trivial.

Penser en termes d'une théorie de l'action sollicite un schéma conceptuel qui relie l'action à son agent. L'état mental du sujet agent et l'action accomplie sont intégrés dans une structure intentionnelle. Le contenu propositionnel – les désirs et les croyances – fait partie de la structure de l'action.

L'événement, « ce qui arrive », est une notion éminemment impersonnelle, elle occulte ou efface la question de l'agent, c'est-à-dire la question du sujet comme agent causal.

La prééminence du signifiant.

L'influence de la théorisation de Jacques Lacan⁸ sur les positions postmodernes – et bien en dehors des cercles psychanalytiques où les différences d'école sont tranchées – n'est pas à sous-estimer.

Pour Lacan aussi, le sujet est déposé de toute velléité d'autonomie. « Le sujet est personne. Il est décomposé, morcelé. » Le sujet se reconnaît comme unité, aspiré par l'image trompeuse de l'autre et de sa propre image spéculaire. C'est une unité aliénée, virtuelle. À cette époque – le séminaire de 1954 –, Lacan pense à la nécessité pour régler le tout, d'une « grande voix » qui surveille : le législateur⁹.

Il faut différencier le *je* de l'énoncé et le *je* de l'énonciation qui ne coïncident pas et reconnaître alors l'excentricité du sujet par rapport au moi. Le moi est un objet dans l'expérience du sujet, il est le lieu de la conscience et remplit la fonction imaginaire (dans la théorie des trois registres : le symbolique, l'imaginaire et le réel), cause de l'illusion et du leurre.

Dans l'ordre symbolique organisé par le *nom du père*, « le sujet a à surgir de la donnée des signifiants qui le recouvrent dans un Autre qui est leur lieu transcendantal... »¹⁰ Lacan insiste : « Le père symbolique, c'est le *nom du père*. C'est l'élément médiateur essentiel du monde symbolique et de sa structuration¹¹. » Tout rapport interhumain est fondé sur une investiture qui vient de l'Autre et cet Autre est en nous sous la

forme d'inconscient, ce « qu'implique aussi l'Autre absolu comme siège de la parole. »¹²

Le *nom du père*, donc, articule le langage humain, et « il faut croire dans son cœur » pour les mêmes raisons que le dit l'Écclésiaste, parce qu'il « est insensé dire une chose qui est contradictoire avec l'articulation même du langage »¹³. Et si des bizarreries, des exceptions, des paradoxes, apparaissent dans les « lois de l'échange », elles tiennent « au contexte politique, c'est-à-dire à l'ordre du pouvoir, et très précisément à l'ordre du signifiant, où sceptre et phallus se confondent »¹⁴. Parler c'est symboliser, et *symboliser* veut dire être introduit dans le lieu du signifiant comme tel¹⁵. Par conséquent il faut d'abord croire au signifiant et à l'idéologie androcentrique – ou phallogocentrique – qui sous-tend la théorie du Père symbolique.

La prééminence du signifiant sur le signifié signe la dépendance de la signification à la structure. Ainsi, le sujet est symbolisé par le S barré (S̄) « en tant que constitué comme second par rapport au signifiant »¹⁶.

Un algorithme représente la position primordiale du Signifiant sur le signifié – inversant le schéma saussurien du signe –, « le sur répondant à la barre qui en sépare les deux étapes ». Ce sont « d'ordres distincts et séparés initialement par une barrière résistante à la signification »¹⁷, nous dit Lacan.

8 Le lecteur qui ne connaît pas la théorie de J. Lacan dans ses grandes lignes peut laisser de côté cette partie de l'article sur la prééminence du signifiant.

9 Lacan, Jacques : *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse. Le séminaire II. 1954-1955*. Le Seuil, Paris, 1978, p. 72.

10 *Écrits*. Éditions du Seuil, Paris, 1966, p. 655.

11 *La relation d'objet. Le séminaire IV. 1956-1957*. Le Seuil, Paris, 1994, p. 364.

12 *Ibid.*, p. 372.

13 *Ibid.*, p. 364.

14 *Ibid.*, p. 191.

15 *Ibid.*, p. 51.

16 *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse. Le séminaire XI. 1964*. Le Seuil, Paris, 1973, p. 129.

17 *Écrits, op. cit.*, p. 497.

3 Foucault, Michel. *Dits et écrits*, 1983. Gallimard, Paris, 2001. Vol. II, p. 1266.

4 Foucault, Michel : *Dits et écrits*, 1972. Op. cit., Vol. I, p. 1141.

5 *Ibid.*, p. 1145.

6 Deleuze, Gilles : *Logique du sens*. Les éditions de minuit, Paris, 1969, p. 174.

7 *Ibid.*, p. 178.

La suprématie du signifiant construit une théorie du signe qui nous paraît inacceptable pour nombre de raisons, mais nous signalons ici seulement ses conséquences qui sont la subordination du sujet aux conditions qui le déterminent dans la chaîne du signifiant qui constitue l'inconscient, et la dépossession de l'agent en tant que sujet causal de leur action.

Le sujet assujetti. Parler du sujet comme assujetti est à la mode parmi ceux qui se réclament de la postmodernité, disons plutôt de la *French Theory*.

En réalité dans le Sujet assujetti, le sujet a troqué sa place contre son antonyme, l'objet. On peut dire, alors, que supposer une « "subjectivité sans sujet" (est) censé définir la condition post-moderne »¹⁸.

Définir le sujet sous le régime de la soumission est un trait ancien de la réflexion philosophique et historique. Elle perpétue un jeu de mots qui mélange une double étymologie latine: *subjectum*, à l'instar de *suppositum*, « suppôt », ce qui est placé en dessous, que traduit le grec *hupokeimenon*, et *subjectus* mis en relation au Moyen Âge avec *subditus* dans son utilisation juridique et politique¹⁹.

Ainsi, dans la lignée récupérée par la modernité, *sujet-subjectum* fait référence, à côté du sujet logique (« ce dont les prédicats sont dits »), au sujet physique (« ce dans quoi » sont les accidents), avec le sens de la matérialité de la personne, du corps, de l'être humain, sujet-agent de ses actes: actions et pensées.

Pour trouver l'autre lignée de *sujet-subjectus* il faut se retourner vers la Rome

impériale et chrétienne et « à sa suite vers l'histoire du théologico-politique et d'une anthropologie morale centrée sur l'obéissance comme voie de salut »²⁰. *Subditi* sont les sujets soumis à la volonté politique du prince. Alors, le sujet devient l'objet du pouvoir.

Les postmodernes en ajoutant « assujetti » à « sujet » veulent montrer que le sujet est dépendant, obéissant et soumis à la loi – de l'inconscient ou de l'État –, à la structure, aux relations de pouvoir, qui l'objectivent en tant que sujet.

Pendant la modernité, la rupture révolutionnaire avait permis aux sujets du Roi de devenir des citoyens, investis de droits et de capacités de décision, et la force expansive du fait révolutionnaire avait aussi posé les bases, ou permis d'esquisser, un projet d'autonomie individuel et social.

Dans le capitalisme tardif, le néolibéralisme a facilité la rénovation de l'ancienne épistémè de la sujétion, sous le mirage de la fausse radicalité suggérée par la problématique articulation de la « subjectivité » et de l'« assujettissement ».

Ainsi, Louis Althusser pense que les hommes se leurrent quand ils croient se libérer dans l'histoire, l'histoire est un « processus sans sujet », ce ne sont pas les hommes qui la font, c'est-elle qui fait les hommes. Si on lit le texte de 1970, *Idéologie et appareils idéologiques d'État*, on apprend que « l'idéologie interpelle les individus en sujets », et « les sujets "marchent tout seuls" ». « Tout le mystère de cet effet tient [...] dans l'ambiguïté du terme de sujet. Dans l'acception courante du terme, sujet signifie en effet 1) une subjectivité libre: un centre d'initiatives,

auteur et responsable de ses actes; 2) un être assujetti, soumis à une autorité supérieure, donc dénué de toute liberté, sauf celle d'accepter librement sa soumission. Cette dernière notation nous donne le sens de cette ambiguïté, laquelle ne réfléchit que l'effet qui la produit: l'individu *est interpellé en sujet (libre) pour qu'il se soumette librement aux ordres du Sujet, donc pour qu'il accepte (librement) son assujettissement*, donc pour qu'il "accomplisse tout seul" les gestes et actes de son assujettissement. *Il n'est de sujets que par et pour leur assujettissement*. C'est pourquoi ils "marchent tout seuls"²¹. »

Althusser n'oublie pas de rappeler que « l'interpellation des individus en sujets » exige l'existence d'un Autre Supérieur, au Nom duquel l'idéologie nous interpelle.

Presque vingt ans auparavant Gilles Deleuze écrivait: « L'esprit n'est pas sujet, il est assujetti²². » Et plus tard avec Guattari: « il y a assujettissement lorsque l'unité supérieure constitue l'homme comme sujet qui se rapporte à un objet devenu extérieur [...] l'homme alors n'est plus composant de la machine, mais ouvrier, usager... il est assujetti à la machine, et non plus asservi par la machine »²³.

Ce qui nous importe ici c'est de signaler encore une fois que, pour cette philosophie, l'homme, inclus dans un processus de subjectivation collective, est constitué comme sujet par la structure, l'unité supérieure qui régit l'ensemble.

Dans son œuvre ou dans ses interventions Foucault évite de poser ou

de répondre à la question *Qui ?* Le sujet-agent est critiqué et éliminé au cours du débat avec Chomsky (1971). Foucault avait formulé clairement l'entreprise en 1969: « il s'agit d'ôter au sujet (ou à son substitut) son rôle de fondement originaire, et de l'analyser comme une fonction variable et complexe du discours »²⁴. En 1982, l'article *Le sujet et le pouvoir* précise le but d'un travail de vingt années qui n'est pas autre que la production d'une histoire des « modes d'objectivation qui transforment les êtres humains en sujets »²⁵. Le sujet est divisé, il devient un objet. Et élargir les définitions du pouvoir²⁶ était une nécessité, dit Foucault, pour étudier *l'objectivation* du sujet.

Dans cette optique, le principal objectif de toutes les luttes actuelles « n'est pas tant de s'attaquer à telle ou telle institution de pouvoir, ou groupe, ou classe, ou élite, qu'à une technique particulière, une forme de pouvoir »²⁷. Mais, pour lui, « le pouvoir n'existe qu'en acte », et c'est essentiellement relationnel, une *relation de pouvoir* qui s'articule sur deux éléments indispensables: « que *l'autre* (celui sur lequel elle s'exerce) soit bien reconnu et maintenu jusqu'au bout comme sujet d'action. »; et que s'ouvre ainsi un champ de réactions réciproques²⁸.

Alors, le pouvoir s'exerce sur la vie quotidienne immédiate, classe les individus en catégories, les attache à leur identité, et les transforme en sujets. « Il y a deux sens au mot "sujet": sujet soumis à l'autre par le contrôle et la dépendance,

21. Louis Althusser, *Idéologie et appareils idéologiques d'État*. La Pensée, n° 151, juin 1970.

22. Deleuze, Gilles: *Empirisme et subjectivité. Essai sur la nature humaine selon Hume*, Presses Universitaires de France, Paris, 1953, p. 15.

23. Deleuze, Gilles et Guattari, Félix; *Mille plateaux*. Les Éditions de Minuit, Paris, 1980, p. 570-571.

24. *Dits et écrits*. Gallimard, Paris, 2001. Vol I, p. 839.

25. *Op. cit.*, Vol. II, p. 1042.

26. Pour une critique des positions foucauldienne sur le pouvoir voir mon article: « Les formes politiques du pouvoir », in *Réfractons*, n° 17, Paris, 2006.

27. *Dits et écrits, op. cit.*, Vol. II, p. 1046.

28. *Ibid.*, p. 1055.

18. Alain de Libera, *Archéologie du sujet*. Vrin, Paris, 2007, p. 121.

19. Cf. Etienne Balibar, Barbara Cassin, Alain de Libera, le mot Sujet in *Vocabulaire européen des philosophes*, Paris, Le Robert/Seuil, 2004.

20. *Ibid.*, p. 1248.

et sujet attaché à sa propre identité par la conscience ou la conscience de soi. Dans les deux cas, ce mot suggère une forme de pouvoir qui subjugué et assujetti²⁹. »

Mais, les relations de pouvoir *ne sont pas subjectives*. La rationalité du pouvoir est celle des tactiques qui s'enchaînent les unes aux autres, sa logique peut être claire ou déchiffrable, et pourtant « il n'y a plus personne pour les avoir conçues et bien peu pour les formuler : caractère implicite des grandes stratégies anonymes »³⁰.

Comme les relations de pouvoir expriment le rapport des forces en lutte, les résistances font partie, elles aussi, du pouvoir : elles « s'inscrivent comme son irréductible vis-à-vis. » Ces résistances se distribuent de façon irrégulière, constituant des points ou des foyers, denses ou instables et changeants, disséminés dans le temps et l'espace. « Et c'est sans doute le codage stratégique de ces points de résistance qui rend possible une révolution³¹. » Pour les hommes que nous sommes, et comme il n'y a pas une main de Dieu, ce « codage », je suppose, doit être aussi magique que pour un enfant l'image au fond d'un kaléidoscope.

De la même façon que la Modernité, pour construire son image, se représentait avant elle un Moyen Âge tout négatif, période de superstition, d'oppression des esprits et d'obéissance aveugle, un Temps de Ténèbres (*Dark Ages*), en occultant tous les processus d'entraide, dans la construction de cités libres, des conjurations et des guildes que signalaient Kropotkine et Mumford, de la même façon, disons-nous, les tenants du *post* veulent réduire la modernité aux Lumières, en les

accablant de tous les maux de l'Occident. Cette réduction – qui exclut fondamentalement la caractéristique majeure de la modernité, l'esprit d'examen, et en conséquence tous les moments de la critique, de la négation, de la déconstruction – sert à condamner en bloc le sujet substantialiste ou essentialiste, le fixisme identitaire, et l'universalisme d'une Raison unique ; ceux qui se sont appelés postanarchistes ont étendu ces critiques au corpus, dit maintenant « classique », « historique » ou « social », de l'anarchisme.

Nous pensons qu'on peut accepter, et même accueillir avec enthousiasme, nombre de ces critiques tout en soutenant une identité en changement (identité *ipse*), un universalisme de valeurs, et un sujet non substantialiste, individuel ou collectif, agent causal des actions humaines.

La dépossession, qu'effectuent les théories « postmodernes », de l'être humain en tant qu'agent intentionnel des actions dans le monde réel, désavoue d'emblée toute prétention à soutenir un *projet révolutionnaire*. Une révolution, essentiellement événementielle, emporterait les hommes de façon aussi impersonnelle qu'un cyclone ou un tremblement de terre si un jour, par hasard, un « codage » favorable à ce type de changements se produisait.

Cependant, cette position passive du sujet-objet, qui n'est pas un asservissement forcé ou externe, mais constitutive de l'entité « sujet assujetti », et les problèmes qu'elle pose à tout projet de changement radical de la société, laisse indifférents beaucoup d'intellectuels séduits par l'apparente radicalité de nouvelles subjectivités, de pratiques

culturelles horizontales ou en réseaux, virtuelles, mobiles et changeantes. Fausse radicalité qui voile la centralité de la *question sociale* et la persistance des divisions binaires, que nous avons déjà signalées, et qui structurent la société hiérarchique : exploitateur/exploité, dominant/dominé, soutenues, sûrement, par la valence différentielle des sexes.

Les nouvelles générations universitaires formées dans la *French Theory*, comme auparavant dans le marxisme, ne se privent pas d'accentuer certains traits de la sujétion. Judith Butler, par exemple, tout en supposant justement que les propositions althusseriennes et foucauldienne de l'assujettissement exigent de « penser ensemble théorie du pouvoir et théorie de la psyché »³², va chercher appui dans la psychanalyse – plutôt Lacan que Freud –, mais alors ce n'est plus le « sujet » qui « est constitué dans la subordination », c'est *l'infans*. En assimilant « attachement » à « investissement », deux concepts bien différents, Butler attribue à Freud l'idée qu'un sujet émerge « par le détour de l'attachement à l'interdit »³³. Ainsi, le sujet, il ou elle, naît avec un attachement passionné à ceux dont il dépend. Ce qui détermine pour l'enfant « la formation d'une passion primaire pour la dépendance »³⁴.

Se situant dans la ligne de la théorisation lacanienne de la suprématie du signifiant, Ernesto Laclau écrit que pour qu'il y ait système « il faut que l'au-delà devienne le signifiant de la menace pure »³⁵ – je ne sais pas ce qu'est une « menace pure », l'être pur, le signifiant

pur, mais je sais qu'un signifiant pour exister doit être lié à un signifié, c'est-à-dire doit être un *signe*. Mais, la dissociation du signe et l'hégémonie du signifiant nous conduisent dans les errements infinis que dénonçait déjà Hobbes dans la scolastique lorsqu'en dématérialisant les corps elle s'appuyait sur des *mots* pour donner de l'existence à des *essences abstraites* et des *formes substantielles*³⁶. Nous avons maintenant les *signifiants vides*. Un signifiant vide : « un être qui est par nature inaccessible »³⁷. « La libération », « la révolution » sont, paraît-il, des signifiants vides.

Le mot révolution n'est pas une révolution, comme dirait Magritte. La révolution est une idée globale de changement, potentielle ou en acte, et le projet révolutionnaire une configuration plus ou moins définie des « idées force », des valeurs, des moyens et des finalités, construites et proposées pour et par l'action collective.

Les « postmodernes », par le détour de la critique radicale de la positivité du *cogito*, et de la saisie directe du sens – positivité qui aboutit à la construction essentialiste-identitaire du sujet de la pensée –, sont arrivés à jeter le bon grain avec l'ivraie, et probablement sans le vouloir, à investir à nouveau l'épistémé de la sujétion. Ils ont imaginé ainsi une *subjectivité sans sujet* ou, ce qui revient au même, une histoire événementielle qui produit un *sujet assujetti*, formé ou formaté dans la soumission, enchaîné à la chaîne anonyme du signifiant.

32. Butler, Judith : *La Vie psychique du pouvoir*. Éditions Léo Scheer, Paris, 2002, p. 23.

33. *Ibid.*, p. 161. Cf. aussi mon texte « Sexualité et érotisme. De la sexualité au phantasme ». In : *Sexualité infantile et attachement*. Widlöcher, D. et Alt. PUF, Paris, 2000.

34. *Ibid.*, p. 29.

35. Laclau, Ernesto : *La guerre des identités. 4. De l'importance des signifiants vides en politique*. La Découverte et Syros, Paris, 2000, p. 97.

36. Hobbes, Thomas : *Léviathan*. Dalloz, Paris, 1999. Quatrième partie : Du royaume des ténèbres, p. 684.

37. Laclau, E. : *Op. cit.*, p. 98.

29. *Ibid.*, p. 1046.

30. *La volonté de savoir*. Gallimard, Paris, 1976, p. 125.

31. *Ibid.*, p. 127.

La Modernité avait regardé plutôt du côté de l'agent intentionnel de l'action ce qui lui avait permis de penser à la libération et à l'autonomie de l'homme et, par voie de conséquence, de projeter une société autonome : *l'anarchie*.

Une révolution n'est pas pensable dans un monde sans sujet-agent causal assignable. Un monde dépourvu de l'intentionnalité et de la volonté des hommes.

Ceci dit, cette proposition n'exige pas d'aller chercher un Sujet révolutionnaire, les Masses, le Proletariat, le Peuple, sujet déjà formé et en attente de passer à l'acte.

Le sujet révolutionnaire se constitue comme tel dans le processus révolutionnaire lui-même.

Le *subjectum*, le suppôt, se compromet et s'intègre dans l'action, et ce suppôt se qualifie comme *sujet* à travers les actions dans lesquelles il s'engage³⁸.

L'anarchisme comme mouvement social est né, on peut le reconnaître sans difficulté, avec la scission de la Première Internationale, et plus précisément avec

les résolutions du Congrès de Saint-Imier (1872). Un noyau cohérent d'idées, de propositions et de pratiques se stabilise alors, et c'est à partir de ce noyau identitaire, nous pourrions dire, que « tout anarchiste se reconnaissait comme tel : la liberté fondée sur l'égalité, le rejet de l'obéissance aussi bien que du commandement, l'abolition de l'État et de la propriété privée, l'antiparlementarisme, l'action directe, la non-collaboration de classes. Et, comme la "question sociale" est au centre de tous les régimes hiérarchiques, le changement révolutionnaire de la société devient la finalité explicite et politique de l'anarchisme »³⁹.

De la révolution sociale les anarchistes attendent une conséquence politique : l'abolition, ou la négation, du principe traditionnel d'un « droit de contrainte juste » – le droit de glaive – entre les mains d'une instance supra-individuelle instituée : l'État

Les révoltes, en actualisant le projet, ouvriront des nouvelles possibilités à l'autonomie de l'action humaine.

Eduardo Colombo

38. Ce suppôt considéré dans l'action révolutionnaire est une pluralité de personnes, et non pas un individu. Mais le processus de devenir sujet est le même dans la vie individuelle de l'être humain.

39. Cf. mon article « L'anarchisme et la querelle de la postmodernité », in *Réfractons* n° 20 déjà cité.